



**HAL**  
open science

# La copia comme energeia métaphorique autour de la Pléiade et des ramistes

Caroline Trotot

► **To cite this version:**

Caroline Trotot. La copia comme energeia métaphorique autour de la Pléiade et des ramistes. *Camenaë*, 2022, *Copia: théories et pratiques*, 28, 1-14 <https://www.saprat.fr/media/a51cbbaa0d8dfe27360576c7b5f26342/camenaë-28-4-trotot.pdf>. hal-03800253

**HAL Id: hal-03800253**

**<https://hal.science/hal-03800253v1>**

Submitted on 21 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Caroline TROTOT

## LA COPIA COMME ENERGETA MÉTAPHORIQUE AUTOUR DE LA PLÉIADE ET DES RAMISTES

La métaphore est une figure privilégiée de la *copia*, comme l'a souligné Terence Cave. En effet, non seulement, son caractère double lui permet de produire l'abondance copieuse, mais, comme le rappelle Terence Cave, la *copia* est aussi un concept « essentiellement métaphorique<sup>1</sup> ». La métaphore n'est pas seulement une ressource, elle est aussi un miroir reflétant les propriétés de la *copia* dans une mise en abyme vertigineuse. Pour comprendre les implications de ces assertions, il faut penser la métaphore comme une force de production, une puissance vive, telle qu'elle apparaît dans la théorie aristotélicienne expliquée par Paul Ricœur<sup>2</sup>. Or, en France, dans les années 1550, le discours théorique sur la métaphore hérité des théoriciens latins et d'Érasme se transforme grâce au retour de la configuration aristotélicienne dont le concept-clé est celui d'*energeia*. L'énergie invite ainsi à penser la *copia* comme une dynamique, au sens étymologique, un mouvement, une puissance de création abondante imitant le vivant, plutôt que comme la ressource d'un magasin. Cette transformation du discours sur la métaphore peut être observée dans les ouvrages des épigones de Pierre de La Ramée, Omer Talon et Antoine Fouquelin, dont les différentes éditions révèlent une singulière interaction entre les savoirs rhétoriques produits en français et en néo-latin. Antoine Fouquelin s'appuie sur la *Rhetorica* d'Omer Talon de 1549 pour développer une description française originale de la métaphore grâce à une référence tout à fait nouvelle à Aristote et à un *corpus* d'exemples largement emprunté aux poètes de la Pléiade. Ce texte devient à son tour source de développements nouveaux dans la *Rhetorica* d'Omer Talon. Nous allons décrire ces évolutions en nous demandant dans quelle mesure la reconstruction de la théorie aristotélicienne de la métaphore dans ces ouvrages dessine une conception renouvelée de la *copia* liée à la poésie de la Brigade.

### LA RHETORIQUE DE FOUQUELIN, ENRICHISSEMENT DE LA RHETORICA DE 1549

Parue en 1555 puis rééditée en 1557, *La Rhétorique françoise* d'Antoine Fouquelin<sup>3</sup> apparaît comme une adaptation en français, et même souvent une traduction, de la *Rhetorica* d'Omer Talon, dont la première édition date de 1548, et envers laquelle Fouquelin reconnaît sa dette dans la préface. Le livre d'Omer Talon connut un vif succès, dont témoignent les douze rééditions dénombrées par Walter J. Ong entre 1548 et 1555<sup>4</sup>. Comme l'a montré Roy E. Leake<sup>5</sup> corrigeant Ong<sup>6</sup>, Fouquelin se fonde sur l'édition de 1549 plutôt que sur celle de 1548 ; les changements entre ces deux éditions restaient cependant mineurs. Roy E. Leake note par ailleurs qu'un même privilège daté du 13 septembre 1555 accompagne la publication de la *Dialectique* de Ramus et de *La Rhétorique* de

---

<sup>1</sup> T. Cave, *Cornucopia, Figures de l'abondance au XVIe siècle : Érasme, Rabelais, Ronsard, Montaigne*, trad. Ginette Morel, Paris, Macula, 1997 [1979], p. 17.

<sup>2</sup> P. Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, éditions du Seuil, 1975.

<sup>3</sup> A. Foclin, *La Rhétorique françoise*, André Wechel, Paris, 1555, A. Fouquelin, *La Rhétorique françoise*, André Wechel, Paris 1557, désormais désignées comme Fouquelin, 1555 et Fouquelin, 1557.

<sup>4</sup> Cité par R. E. Leake, « The Relationship of two Ramist Rhetorics : Omer Talon's *Rhetorica* and Antoine Fouquelin's *Rhetorique Françoise* », B.H.R., t. 30 n°1 (1968), p. 87.

<sup>5</sup> R. E. Leake, « The Relationship ... », p. 85-108.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 88.

Fouquelin, chez André Wechel à Paris. Comme le souligne Mireille Huchon, il s'agit d'un « dessein globalisant mal compris ultérieurement<sup>7</sup> ». *La Rhétorique françoise* constitue donc une œuvre très importante dans la construction des savoirs en langue française et il faut se garder de considérer l'ouvrage comme une réduction de la rhétorique à l'élocution et à la prononciation et plus encore comme un ouvrage scolaire sans pensée propre, destiné à mettre le savoir rhétorique en tables d'aide-mémoire. Roy E. Leake a bien montré<sup>8</sup> que Fouquelin développait une pensée propre et qu'Omer Talon tenait compte de ses ajouts à partir de l'édition de la *Rhetorica* faite à Lyon en 1557 chez Thibaud Payen.

Concentrant ses efforts sur l'élocution et la prononciation, Fouquelin les soumet à la rigueur méthodique exposée dans la *Dialectique*. Il commence par définir l'élocution comme « un ornement et enrichissement de la parole et oraison par les tropes et les figures<sup>9</sup> ». Or ce terme « d'enrichissement » ne figure pas dans le texte latin<sup>10</sup>. Le groupe binaire forme une sorte d'hendiadyn dans lequel la *copia* désignée par le terme d'enrichissement peut apparaître comme une finalité du travail rhétorique, une explicitation de ce qu'est l'ornement du discours. On peut remarquer qu'il ne s'agit pas d'abondance mais d'enrichissement, terme qui renvoie à la *copia* conçue en termes de valeur plutôt que de quantité. Fouquelin aborde ensuite les Tropes, les définit, à la suite d'Omer Talon, comme procédés de changement de sens<sup>11</sup> et les divise en quatre catégories qu'il étudie dans l'ordre : métonymie, ironie, métaphore, synecdoque.

Le trope métaphorique constitue une vaste catégorie : il y a métaphore quand « par le semblable, le semblable est entendu : c'est à dire quand un mot propre à signifier quelque chose, est vsurpé pour vn autre semblable à icelle<sup>12</sup> ». On trouvait la même définition chez Talon<sup>13</sup>, définition classique de la métaphore à partir de la ressemblance. Par rapport à d'autres systèmes, on observe une réduction du nombre de figures pour privilégier le principe logique qui les anime. L'allégorie par exemple n'est qu'une métaphore continuée<sup>14</sup>. On ne se place donc pas dans une perspective de taxinomie scolaire mais dans la perspective d'une philosophie du langage, qui gouverne l'ensemble du ramisme. La nouvelle classification a notamment été élaborée par Ramus dans son commentaire à Quintilien qui critique la liste de douze tropes et les classifications de la métaphore :

Oublions aussi une autre division de la ressemblance stérile, à savoir que la métaphore soit un transfert de l'animé à l'animé, de l'inanimé à l'inanimé, de l'animé à l'inanimé, de l'inanimé à l'animé : on peut en effet forger de telles divisions en nombre infini, et elles n'ont aucune utilité pour l'art ; en effet, puisque la métaphore est une sorte de comparaison, qui ne

---

<sup>7</sup> M. Huchon, « Les *Odes* de Ronsard et l'élaboration d'une théorie de la métaphore : « entrerencontre » et engendrement des tropes », *Styles, genres, auteurs, Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon*, éd. Catherine Fromilhague, Presses Universitaires de Paris Sorbonne, Paris, 2001, p. 13.

<sup>8</sup> R. E. Leake, « The Relationship... ».

<sup>9</sup> Fouquelin, 1555, p. 1 : « Elocution n'est autre chose, que l'ornement & **enrichissement** de la parole & oraison : laquelle a deux espèces, l'une est appelée Trope, l'autre Figure. »

<sup>10</sup> O. Talon, *Rhetorica*, M. David, Paris, 1549, désormais désignée Talon, 1549, p. 6 : « *Elocutio igitur est orationis exornatio, cuius species duae sunt, Tropus & Figura* ».

<sup>11</sup> Fouquelin, 1555, p. 2 : « Trope est vne elocution, par laquelle la propre & naturelle signification du mot est changée en vne autre : ce que declare ce mot (Trope) qui signifie en françois mutation ».

<sup>12</sup> Fouquelin, 1555, p. 15.

<sup>13</sup> Talon, 1549 p. 11 : « *Tertium tropi genus Metaphora dicitur, cum ex simili simile significatur, ἀπὸ τοῦ μεταπέρειν id est transferendo, vnde Latini translationem dixerunt [...]* ».

<sup>14</sup> Aussi chez Érasme, *De Duplici copia verborum ac rerum, commentarii*, Lyon, E. Dolet, 1540, I, XVIII, p. 41 : « *Idem efficit Allegoria, quod Metaphora. Neque enim aliud est Allegoria, quam Metaphora perpetua* ».

s'emprunte pas de tel ou tel genre de choses, mais de la nature tout entière, il est vain et inutile de vouloir la diviser en espèces stériles<sup>15</sup>.

Suivant toujours fidèlement Talon, Fouquelin refuse ensuite de nommer des catégories de métaphores, de diviser la métaphore en espèces comme on le fait classiquement depuis Quintilien selon les catégories critiquées par Ramus. Fouquelin écrit, à la suite de Talon, qu'il ne donnera que des exemples, commentant toutefois discrètement l'enjeu spécifique au traité en langue française : « seulement par exemples de toutes sortes montrerons combien l'usage de métaphore est grand en notre langue<sup>16</sup> ». Comme dans la *Rhetorica*, le premier exemple affirme un principe d'accommodation de l'humain au divin, « ce qui est propre aux choses diuines, souuentefoys aueq grace est accommodé aux choses humaines<sup>17</sup> ». On peut ainsi faire de son amant un dieu. Les ramistes se distinguent ici d'Érasme<sup>18</sup> et de Jacques Peletier<sup>19</sup>. Les exemples choisis par Fouquelin illustrent les catégories des « éléments » feu, air, eau. Fouquelin supprime la mention des « attributs de la terre<sup>20</sup> » et refond les catégories « *ex animantibus* » et « *ex animalibus* » en les présentant dans un *continuum* : « on peut aussi dériver des métaphores des animaux et choses qui ont une ame, comme des plantes et arbres<sup>21</sup> ». Fouquelin ajoute pour finir une catégorie nouvelle : les arts et métiers des hommes<sup>22</sup>.

L'essentiel apparaît me semble-t-il à la fin du chapitre consacré aux Tropes. Fouquelin reprend des remarques de la *Rhetorica* de 1549 mais il les isole sous une rubrique intitulée « Choix de Métaphore » et leur donne un sens différent en introduisant une référence à Aristote. Talon fondait le plaisir procuré par l'ornement métaphorique sur le mouvement mental de rapprochement entre deux éléments<sup>23</sup>, mouvement particulièrement agréable quand la figure s'appuie sur le sensible. Il affirmait le primat des métaphores visuelles qui procurent une sorte d'intellection grâce à la présence de la chose. Il employait un verbe que l'on trouve très fréquemment dans les discours néo-platoniciens, *intueri*. La métaphore donne l'intuition de la chose, la contemplation qui permet de connaître : « *Vbi non*

<sup>15</sup> Ramus, *Arguments in rhetoric against Quintilian*, traduction et texte des *Rhetoricae Distinctiones in Quintilianum* de Ramus (1549), par Carole Newland, Northern Illinois University Press, Dekalb, Illinois, 1986, p. 208 : « *Omittamus et aliam inertiae similis partitionem, quod metaphora sit ab animali ad animal, ab inanimato ad inanimatum, ab animalibus ad inanima, ab inanimis ad animalia : liceat enim partitiones innumerabiles tales confingere, quae artis utilitatem nullam prorsus habeant : et cum metaphora similitudinis pars sit [...], quae non ex hoc vel illo rerum genere, sed tota rerum natura sumi possit, tam vanum et inutile est inertes species hic velle consecrari [...]* ».

<sup>16</sup> Fouquelin, 1555, p. 15. Talon, 1549, p. 12 : « *sed tantumquam latè vis eius pateat exemplis omnium generum illustrabimus.* »

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Érasme, *Ecclesiastes*, AMS, V-4, éd. Jacques Chomarat, 1991, L.II, p. 462 : « Mais si on rapproche ce qui concerne l'âme avec ce qui concerne le corps, il ne peut y avoir de comparaison à cause de l'immense intervalle qui les sépare. [...] Cela est d'autant plus vrai si on compare ce qui nous concerne à ce qui concerne Dieu [...] Entre le fini et l'infini il n'y a aucune analogie, pas plus qu'entre créateur et créature ». « *At si res animi conferas cum rebus corporis, vix ulla comparatio est ob immensum in medio interuallum. [...] Id magis etiam accidit, si nostra conferantur ad diuina [...] Inter finitum et infinitum nulla est proportio, quemadmodum ne inter creatorem et creaturam.* »

<sup>19</sup> Jacques Peletier, *Art poétique*, in *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. Francis Goyet, Paris, Librairie générale française, Le Livre de poche, 1990, p. 274 : « Car l'immortel et le mortel ne sont pas bonnement comparables ».

<sup>20</sup> Talon, 1549, p. 12 : « *Ex his quae terrae tribuuntur.* »

<sup>21</sup> Fouquelin, 1555, p. 17.

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 18.

<sup>23</sup> Talon, 1549, p. 15-16 : « *In quo quidem genere verba deligenda sunt ad ornatum orationis, quae propter similitudinem transferrunt animos, & referunt, & mouent huc & illuc, qui motus cogitationes celeriter agitatus per se ipse delectat.* ».

*tantummodo rem, sed etiam rei similitudinem quasi ante oculos positam intuemur*<sup>24</sup> ». Les références données dans les marges de l'édition de 1549 renvoyaient à Cicéron.

Fouquelin reprend ces éléments mais il les réordonne et en modifie le sens en les reliant explicitement à Aristote après avoir discrètement ouvert l'horizon des références en mentionnant « les Rhéteurs » :

Mais parce que la cogitation d'une similitude, delecte l'esprit : de là vient que la Métaphore plaît, & est trope plaisant & elegant par-dessus tous les autres, de quelque [sic] fontaine qu'ilz soient puisés [...]. Les Rhéteurs admonestent, que le premier lieu est deu à ces Métaphores, qui tombent dessous le sentiment, principalement des jeux, le quel est le plus vif de tous [...] en sorte que non seulement il nous semble que voyons la chose, mais aussi la similitude d'icelle. Parquoy Aristote louë entre toutes les autres ces Métaphores, lesquelles frappent les jeux, par la clarté de leur signification<sup>25</sup>.

La référence à Aristote est tout à fait nouvelle. Elle s'accompagne d'une amplification des exemples. Talon proposait un exemple cicéronien, Fouquelin propose et commente deux exemples tirés de Baïf et deux tirés de Ronsard. Il ajoute enfin ce principe qui ne figure pas dans la *Rhetorica* de 1549 :

Mais principalement ce trope plaît, quand quelque sens & mouvement est baillé aus choses inanimees, comme s'il [sic] auoient une ame<sup>26</sup>.

Fouquelin reconstruit ainsi la théorie aristotélicienne de la métaphore comme figure de l'*énergeia* et lui donne une place essentielle. Il passe de l'horizon de l'*enargeia*, le fait de mettre sous les yeux, à celui de l'*énergeia*, le fait de produire la qualité du vivant, caractérisé par la sensation et le mouvement. Il réinscrit la poétique de l'*evidentia* dans l'ensemble de l'*énergeia* aristotélicienne pour laquelle la représentation visuelle est un aspect de la présence vive, et l'illustration un moyen d'atteindre la vivacité<sup>27</sup>. Il ajoute ensuite une conclusion à la partie sur les tropes, qui redonne à la métaphore la place de figure reine qu'elle a dans le système aristotélicien :

Mais si quelqu'un veut considérer la singularité & excellence des Tropes les uns avec les autres, la métaphore pour la splendeur de sa signification, tiendra le premier rang<sup>28</sup>.

Le terme de « splendeur » signale la manière particulière dont la métaphore participe à la *copia*. Il ne s'agit pas de la multiplication des ressources mais d'une intensification du sens qui conduit à une évidence intellectuelle, une « illumination » telle que la décrivent les philosophes néo-platoniciens. Le terme vient compléter le paradigme de l'enrichissement ouvert au début de la section sur l'élocution. Il vient aussi faire écho à d'autres textes de Ramus qui décrivent l'accès à la connaissance comme une splendeur de la *mathesis*<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>25</sup> Fouquelin, 1555, p. 25-26.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>27</sup> Aristote, *Rhétorique*, éd. M. Dufour A. Wartelle, Paris, Les Belles Lettres, coll. Université de France, 1973, 1411b : « Je dis que les mots peignent quand ils signifient les choses en acte [*energounta sémainei*] ».

<sup>28</sup> Fouquelin, 1555, p. 33.

<sup>29</sup> Voir N. Bruyère, *Méthode et dialectique dans l'œuvre de La Ramée*, Paris, Vrin, 1984, p. 53. Traduction de l'éloge de la *mathesis*, Manuscrit 6659 BNF de 1543, 35v : « [36 r] splendeur de la mathesis *An mathesis divinae sapientiae* ».

Fouquelin ajoute un petit nombre d'éléments qui concentrent une puissance de signification analogue à la vertu qu'il prête à la métaphore. On mesure l'importance de ces changements et leurs conséquences en examinant les modifications introduites par Omer Talon aux éditions de la *Rhetorica* à partir de l'édition de Lyon de 1557<sup>30</sup>.

#### L'ÉDITION LYONNAISE DE LA RHETORICA DE 1557 : LES CHOIX D'OMER TALON

En effet, à partir de cette édition, la *Rhetorica* de Talon intègre largement et précisément les références à la *Rhétorique* et à la *Poétique* d'Aristote concernant les tropes. Omer Talon modifie également plusieurs passages, notamment en traduisant en latin la prose de Fouquelin, ce qui indique clairement sa dette vis-à-vis de l'ouvrage en français. Il fait apparaître l'édifice mentionné de manière allusive par Fouquelin. Le passage concernant le « choix de métaphore », désormais identifié par le titre « *Delectus translationis* »<sup>31</sup> est le plus spectaculaire grâce à deux citations précises de la *Rhétorique* signalées en marge par les références « chapitre 10, livre 3 à Théodecte, « chapitre 11, livre 3 à Théodecte » soit *Rhétorique* 1411b. Les deux passages permettent de relier les deux fonctions de la métaphore, *enargeia* et *énergeia*. Talon introduit ces passages en modifiant très légèrement la perspective ; il ne s'agit plus de contempler la similitude, « *intueri* », mais de la discerner, de l'observer, « *cernere* ». Le rhéteur enchaîne avec une première référence à l'*enargeia* aristotélicienne en citant en grec l'un des derniers exemples du chapitre 10 ainsi que l'analyse d'Aristote lui-même<sup>32</sup> et il les traduit en latin :

[Ca. 10. lib. 3 ad Theodectem] Quocirca Aristoteles metaphoram in Rhetorico apparatu & ornatu eam imprimis [sic]<sup>33</sup> laudat, quae claritate significationis ferit oculos : *όιον, τὸν νοῦν ὁ θεὸς φῶς ἀνῆψεν ἐν τῇ ψυχῇ ut mentem deus lumen accendit in anima : ἄμφω γὰρ δηλοῖ τι ambo enim repraesentant aliquid videlicet φῶς & ἀνῆψεν, quae transferuntur ab his rebus, quae mouent oculos [...]*<sup>34</sup>.

Il passe ensuite au principe de l'*énergeia*, qui occupe le chapitre 11 du livre III :

[Cap. 11. Lib. 3 ad Theodectem] Idem Aristoteles metaphoram suavissimam esse putat, quae τὴν ἐνέργειαν, id est actionem quandam prae se fert : *ut Ἕλληνες αἰζαντες ποσὶ Graeci irruentes pedibus : τὸ αἰζαντες ἐνέργεια καὶ μετάφορα, ταχὺ γὰρ λέγει uerbum αἰζαντες & actio & metaphora, celeritatem enim significat*<sup>35</sup>.

Omer Talon choisit un premier exemple parmi la suite donnée par Aristote, ainsi que le commentaire du philosophe qu'il redouble à partir de « *verbum αἰζαντες* » en donnant une forme de traduction : « le mot *aixantes*, est un acte et une métaphore, il signifie la vitesse. » Il traduit ensuite le commentaire de Fouquelin sur l'animation des inanimés et le réfère aux exemples homériques cités par Aristote dans le même passage :

---

*umbracula indicat, non clarissimum splendorem intentis oculis ostendet ? La mathesis ne découvre-t-elle pas les ombrages de la sagesse divine, n'en montre-t-elle pas le très clair éclat aux gens attentifs ?*

<sup>30</sup> O. Talon, *Rhetorica*, Thibaud Payen, Lyon, 1557, en ligne, dernière consultation 20 décembre 2021, [https://books.google.fr/books/about/Audomari\\_Talaei\\_Rhetorica\\_ad\\_Carolum\\_Lot.html?pid=sSes\\_25N1iA\\_C&redir\\_esc=y](https://books.google.fr/books/about/Audomari_Talaei_Rhetorica_ad_Carolum_Lot.html?pid=sSes_25N1iA_C&redir_esc=y). Désormais désigné par Talon, 1557.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>32</sup> Voir Aristote, *Rhétorique*, III, 10, 1411b, p. 67.

<sup>33</sup> Corrigé dans l'édition de Thomas Richard, Paris, 1560 « *in primis* », p. 9 v°.

<sup>34</sup> Talon, 1557, p. 18.

<sup>35</sup> *Ibid.*

*Praecipue vero delectat hic tropus, cum rebus inanimatis tanquam animatae sint, sensum & motum aliquem tribuimus : unde sunt illa apud Aristotelem Homerica [...] Rursus autem per campum voluebatur lapis petulans*<sup>36</sup>.

Talon sélectionne les exemples aristotéliens qui facilitent la compréhension de la notion d'*energeia*, grâce à l'évocation de la sensation et du mouvement. Il reprend aussi à Aristote la notion de vitesse. La conclusion du passage revient au primat des métaphores visuelles et ajoute une caractérisation de la métaphore réussie comme celle qui a le plus de pouvoir de représentation, « *propter illustrem similitudinem* », expression qui semble traduire le texte de Fouquelin :

Parquoy de toutes les manieres de Metaphore, celles là plaisent principalement, lesquelles pour quelque similitude illustre, se monstrent à nous & (par manière de dire) tombent dessoubz notre regard<sup>37</sup>.

L'expression fait clairement écho au vocabulaire des poètes de la jeune Pléiade, qui occupent dans les exemples de Fouquelin la place d'Homère chez Aristote ou de Virgile chez Talon. De plus, Talon semble préciser l'expression en indiquant que les métaphores doivent être « *maxime iucunda atque ornata* » et qu'elles doivent produire beaucoup de représentation [*ostendunt plurimum*], alors qu'il s'agissait uniquement en 1549 de donner à voir les choses signifiées<sup>38</sup>. La *Rhetorica* s'enrichit donc de références aristotéliennes qui modifient la conception de la métaphore et elle infléchit également son idéal vers une esthétique copieuse.

Talon renvoie aussi plusieurs fois à la *Poétique* d'Aristote et signale ces références en marge. La première mention concerne la définition de la métaphore :

*Aristoteles qui tropos alios translationi subijcit [sic], hanc tertiam speciem in Rhetoricis, & in arte poetica metaphoram κατὰ τὸ ἀνάλογον appellat : interdum uerò hoc uerbo speciatim utitur, ut τὸ γὰρ εἶ μεταφέρειν τὸ τὸ ὁμοιον θεωρεῖν ἐστίν, recte siquidem transferre est simile contemplari. [Cap. 22 De arte poetica]*<sup>39</sup>.

Talon reprend ici la justification de la catégorisation des tropes rassemblant plusieurs figures sous le terme de métaphore tout en notant qu'il réserve le terme à la métaphore par analogie. Il cite surtout la phrase qui donne à la métaphore sa place prépondérante dans le système aristotélien ; « bien faire les métaphores c'est voir le semblable<sup>40</sup> ». C'est elle qui explique la formule finale de Fouquelin, « la métaphore pour la splendeur de sa signification

---

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Fouquelin, 1555, p. 27.

<sup>38</sup> Talon, 1557, p. 18 : « *Quamobrem de uerbis translatis ea maxime iucunda atque ornata sunt, quae propter illustrem similitudinem sese nobis ostendunt plurimum, & quasi sub aspectum incidunt* » remplace Talon, 1549, p. 18 : « *Imprimis igitur videndum erit ei, qui uolet hac laude praestare, ut rei quae significatur, similitudo ostendat sese, & quasi sub aspectum protinus incidat* ».

<sup>39</sup> Talon, 1557, p. 13.

<sup>40</sup> Voici le passage dans son ensemble, Aristote, *La Poétique*, texte, traduction, notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Seuil, 1980, 59a : « S'il est important d'utiliser à propos de chacune des formes que nous avons mentionnées - notamment noms doubles et noms empruntés -, le plus important de beaucoup, c'est de savoir faire les métaphores ; car cela seul ne peut être repris d'un autre, et c'est le signe d'une nature bien douée. Bien faire les métaphores, c'est voir le semblable. »

tiendra le premier renc<sup>41</sup> », que Talon traduit fidèlement à la fin de la page entière qu'il ajoute à la fin de la section sur les tropes : « *in tropis autem si quis praestantiam eorum inter se consyderare volet, Metaphora splendore significationis primas obtinibit*<sup>42</sup> ».

Les ajouts aristotéliens d'Omer Talon constituent donc de remarquables explications théoriques du système bâti par Fouquelin en français. Ils mettent en évidence la manière dont la poétique française, en langue vernaculaire ou en néo-latin s'enrichit de l'apport de *La Poétique* et de la *Rhétorique* aristotéliennes. Lues de manière complémentaires, elles viennent infléchir un système théorique auparavant davantage influencé par le néo-platonisme. L'hybridation du platonisme et de l'aristotélisme se retrouve par ailleurs dans l'œuvre de Ramus, malgré ses nombreuses déclarations anti-aristotéliennes<sup>43</sup>. La lecture de Fouquelin et de ses exemples tirés de la littérature française paraît faire comprendre à Talon l'intérêt de la pensée de l'*énergeia* comme principe d'explication de la puissance rhétorique de certains discours. La notion lui permet de rendre compte du détail des exemples littéraires sans mettre en péril la recherche de l'unité qui garantit la cohérence des systèmes ramistes. En effet, l'*énergeia* aristotélienne anime la représentation produite dans le langage au service d'une connaissance à la fois sensible et intellectuelle. Par ailleurs, l'aristotélisme rhétorique propose un système conforme au ramisme puisqu'on y descend du genre à l'espèce et qu'on ne se perd pas dans les subdivisions. La mention de la *Poétique*, rappelant à la fois que la métaphore est une catégorie englobante et que la métaphore selon l'analogie est la figure reine, montre bien que Talon s'intéresse à un système et qu'il ne se contente pas de citer quelques phrases clés. Quelques pages plus loin<sup>44</sup>, à propos de la synecdoque, deux autres mentions de la *Poétique* viennent également renforcer la construction d'un système des tropes. La première concerne la description par Aristote de la métaphore de l'espèce pour le genre et la seconde du genre pour l'espèce, toutes deux assorties d'exemples en grec suivis de leur traduction. Dans le second cas, l'insertion remplace un exemple emprunté à Cicéron. Les ajouts aristotéliens permettent ainsi de renforcer les explications sur les liens qui unissent les tropes au-delà des étiquettes taxinomiques. L'ensemble du passage se termine par un long ajout imité de Fouquelin qui commence par adapter la phrase suivante :

Toutes lesquelles sortes & manières de tropes, sont bien souuent plus distinctes par raison, que par la nature des choses, veu que souuent en vn même mot, plusieurs tropes de diuerses sortes s'entrecroissent<sup>45</sup>.

Voici la version de Talon :

*Nec rei simplicis genus in natura praeterea ullum est, ut pluribus modis significatio mutari possit. Atque haec genera ratione magis, quam re distinguuntur: cum in eodem uerbo nonnunquam tropi diuersorum generum insint [...]*<sup>46</sup>.

Talon opère ensuite une *translatio* de l'observation de Fouquelin au corpus latin en commentant plusieurs exemples de Virgile et de Cicéron dans lesquels il montre qu'on peut

---

<sup>41</sup> Fouquelin, 1555, p. 33.

<sup>42</sup> Talon, 1557, p. 23.

<sup>43</sup> Voir notamment R. E. Leake, « The Relationship... », n. 67 p. 106.

<sup>44</sup> Talon, 1557, p. 21-22.

<sup>45</sup> Fouquelin, 1555, p. 31.

<sup>46</sup> Talon, 1557, p. 22.



avoir recours à plusieurs mécanismes tropologiques pour les expliquer ou que les tropes s'engendrent les uns les autres : *interdum tropus ex tropo gignitur*<sup>47</sup>. Mireille Huchon<sup>48</sup> a commenté l'intérêt de ce passage de Fouquelin analysant « le polytropisme pour un même mot : entrecroisement de tropes ou trope engendré par un autre trope ». Elle souligne l'adéquation de la remarque de Fouquelin à des formules caractéristiques du premier Ronsard concentrant une puissance de signification ambiguë. Le principe de l'addition de plusieurs tropes en un même mot permet en effet à Fouquelin d'analyser la richesse de sens de métaphores des *Odes* comme « le miel de mes chants<sup>49</sup> ». Ce passage renforce la description des tropes comme principe affectant la production de sens plutôt que comme taxinomie. Si un même mot peut être analysé comme relevant d'une métaphore et d'une synecdoque, le recours à ces catégories ne vaut que pour exposer, comme le dit Fouquelin, que « la signification marche plus outre » ou, selon la belle métaphore de Talon, que « *significatio longius serpit*<sup>50</sup> ». Comment mieux manifester que le rhéteur s'approprie à son tour, grâce à la métaphore, les qualités du vivant, plante rampante ou animal qui s'insinue et qu'il conçoit la valeur littéraire comme une copieuse intensification du sens ?

D'autres ajouts renforcent la démonstration de la logique d'un système concentré sur quelques tropes. Ainsi, au début de l'œuvre, la présentation de l'élocution et de sa division entre tropes et figures est-elle complétée par une longue phrase indiquant que Cicéron suit la même division<sup>51</sup>. La division des tropes en quatre catégories s'enrichit d'une justification absente chez Fouquelin :

*Plura quidem traduntur a Rhetoribus, sed eorum partim Tropi non sunt, partim in haec quatuor genera recidunt*<sup>52</sup>.

Les modifications retenues par Talon cherchent à justifier les choix d'ensemble. Talon ne modifie pas beaucoup la liste des comparants à partir des propositions de Fouquelin. En effet, il ne retient pas la suppression de la sous-catégorie des éléments terrestres dans les éléments, ni celle de la catégorie des comparants tirés des sens, ni la refonte en une seule catégorie des animaux et animés ; il retient enfin le nommage de la catégorie des comparants tirés « des arts et métiers des hommes ». Il semble comprendre que la force du travail de Fouquelin tient à la fois à la richesse du choix des exemples, assortie de l'analyse de chacun d'eux et, à la fois, à la formulation de principes structurants qui évitent la dispersion dans la singularité des phrases retenues. En effet, Talon emprunte à Fouquelin<sup>53</sup> des exemples, comme celui de Virgile à propos de l'accommodation du divin à l'humain « *O Meliboe, Deus nobis haec otia fecit*<sup>54</sup> » ainsi que l'explication « *Augustum metaphoricōs deum nominat*<sup>55</sup> ». Un long exemple en grec, tiré du *Contre Ctésiphon* d'Eschine est ajouté à propos des « Défauts des métaphores<sup>56</sup> ». Parfois Talon précise la phrase en ajoutant le mot

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 23 « parfois un trope engendre un trope ».

<sup>48</sup> M. Huchon, « Les *Odes* de Ronsard et l'élaboration d'une théorie », p. 23.

<sup>49</sup> Commenté par Fouquelin, 1555, p. 32.

<sup>50</sup> Talon, 1557, p. 23.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>52</sup> *Ibid.* : « D'autres catégories sont rapportées par des Rhéteurs, mais pour une part ce ne sont pas des tropes, pour une autre part, elles ressortissent à ces quatre genres ».

<sup>53</sup> Fouquelin, 1555, p. 16.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 13 : « O Mélébée, un dieu nous procure ce loisir ».

<sup>55</sup> *Ibid.* : « il appelle métaphoriquement Auguste, un dieu ».

<sup>56</sup> Talon, 1557, p. 20.

désigné entre parenthèse « *hoc verbum (serenat) ab aëris puritate & claritate ad laetitiam uultus translatum est* ». Il peut aussi développer l'explication ; ainsi il ajoute à « *fluctuare in aquis proprium est* » le segment « *in irato homine translatum*<sup>57</sup> ». Il peut aussi supprimer un exemple qui ne faisait pas l'objet d'un commentaire et était sans doute jugé redondant, ainsi le premier exemple tiré du *Pro Murena* de Cicéron, à propos des comparants empruntés à l'élément aquatique<sup>58</sup>.

L'amplification opérée par Talon de la version de 1549 à celle de 1557 ne constitue donc pas une prolifération mais une clarification et un enrichissement grâce au développement de l'explication qui était le texte initial au moyen de nouvelles sources, de nouveaux arguments ou de nouveaux exemples. Le système est aussi rendu plus lisible grâce à la reprise des titres de Fouquelin et à l'ajout de paragraphes, *Catachrèsis*, *Allegoria*, *Aenigma*, *Hyperbole*, *Delectus translationis*. Le livre savant bénéficie ainsi de l'apport du livre de vulgarisation, destiné à un public supposé moins savant et facilitant la compréhension de la théorie par la multiplication des exemples commentés. Le livre de Fouquelin a aussi confronté la théorie rhétorique avec un corpus littéraire français produit selon des normes en plein renouvellement. À travers les différentes éditions de la *Rhetorica* et de *La Rhétorique française*, on observe donc des interactions entre des œuvres destinées à des publics différents, rédigées dans des langues différentes. On peut cependant faire l'hypothèse d'une pensée commune à un milieu qui réunit les ramistes et certains des auteurs de la jeune Pléiade. La conception aristotélicienne de la métaphore apparaît de manière allusive dans les textes théoriques en langue française et elle est ensuite explicitée en latin.

Il semble en effet que les poètes de langue française jouent un rôle déterminant dans la réactualisation de cette théorie. *La Rhétorique* de Fouquelin, pendant de *la Dialectique*, permet d'achever l'édifice d'une méthode du discours philosophique en langue française et, dans les deux œuvres, Pierre de La Ramée collabore avec les poètes de la Pléiade. Mireille Huchon a bien montré<sup>59</sup> le développement des exemples ronsardiens dans la version de *La Rhétorique* de 1557, notamment en ce qui concerne la métaphore, de sorte que la poésie de Ronsard permet de penser cette théorie et que cette théorie en révèle la cohérence<sup>60</sup> ; elle fait l'hypothèse d'une participation active de Ronsard lui-même à la rédaction du traité. Il est sûr en tout état de cause que *La Rhétorique française* s'inscrit dans le sillage de la *Deffence et Illustration de la Langue Françoisse* de Du Bellay. La préface adressée à Marie Stuart reprend de nombreuses métaphores de la *Deffence* pour exprimer le projet militant d'une rhétorique en français, notamment la métaphore de la greffe et de la transplantation par exemple. La *Deffence* fournit par ailleurs plusieurs exemples au traité. Enfin, la catégorie de métaphores « des arts et métiers des hommes » est clairement issue de la préconisation de la *Deffence* concernant les comparaisons<sup>61</sup>. Or la *Deffence* propose également de penser la métaphore comme figure de l'énergie<sup>62</sup>.

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 13 : « *fluctuare* est un mot propre au domaine aquatique » ; « il est appliqué par métaphore à un homme en colère ».

<sup>58</sup> Talon, 1549, p. 12, supprimé Talon, 1557, p. 14.

<sup>59</sup> M. Huchon, « La fleur de poésie française dans la *Rhétorique* de Fouquelin : une autobiographie de Ronsard », *Le Poète et son œuvre, de la composition à la publication*, Jean-Eudes Girot dir., Genève, Droz, 2004, 215-234.

<sup>60</sup> M. Huchon, « Les *Odes* de Ronsard et l'élaboration d'une théorie », 2001, p. 13.

<sup>61</sup> J. Du Bellay, *La Deffence et Illustration de la Langue Françoisse*, éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, 2001, II, 11, p. 166 : « Encores te veux-je advertir, de hanter quelquesfois non seulement les Scavans, mais aussi toutes sortes [40] d'Ouvriers, & gens Mecaniques, comme Marinieres[sic], Fondeurs, Peintres, Engraveurs, &

### LA DEFFENCE

La *Deffence* définit l'éloquence sur le modèle cicéronien sous le signe de l'élégance et de la *copia* : « L'Office donques de l'Orateur est de chacune chose proposée elegamment, et copieusement parler<sup>63</sup> ». Il n'est donc pas impossible que l'ajout au texte de Talon du terme d'« enrichissement » par Fouquelin résulte d'une contamination. Dans le même chapitre, Du Bellay caractérise l'élocution comme la partie essentielle de l'expression :

Mais quand à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, et sans la quelle toutes autres choses restent comme Inutiles et semblables à un Glayve encore couvert de sa Gayne, eloquution (dy je) par la quelle principalement un orateur est jugé plus excellent, et un genre de dire meilleur que l'autre : comme celle dont est appelée la mesme Eloquence : et dont la vertu gist aux motz propres, usitez, et non aliénes du commun usaige de parler, aux Methaphores, Alegories, Comparaisons, Similitudes, Energies, et tant d'autres figures et ornemens, sans les quelz tout oraison et Poème sont nudz, manques, et debiles : je ne croyray jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace dont l'Autheur en a usé.<sup>64</sup>

Parmi les quelques figures nommées se trouvent les métaphores et les énergies. Ce dernier terme est assez mystérieux<sup>65</sup> mais on note sa présence. Ces figures sont celles qui sont intraduisibles et qui font la spécificité du discours oratoire mais aussi de la poésie. Dans le chapitre suivant intitulé « Des mauvais Traducteurs ne traduyre les Poètes », Du Bellay reprend et en quelque sorte explique son interdiction. Il recourt alors au terme d'énergie pour caractériser les poètes :

[...] genre d'auteurs certes auquel si je scavoy' ou vouloy' traduyre, je m'adroisseroy aussi peu, à cause de ceste divinité d'invention qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, gravité de sentences, audace et variété de figures, et mil'autres lumières de Poésie : bref ceste **Energie**, et ne scay quel Esprit, qui est en leurs Escriz, que les Latins appelleroient *Genius*.<sup>66</sup>

Les figures, au premier rang desquelles il a donc nommé précédemment la métaphore, sont des véhicules de l'énergie, notion qui désigne ici la personnalité du poète. La métaphore donne forme au génie individuel de l'auteur d'une manière tout à fait comparable à ce qu'exprime Aristote. Or Du Bellay emploie une troisième fois « énergie » dans la *Deffence* au chapitre I, XI qui concerne « la ruynée fabrique des langues » :

---

autres, scavoir leurs inventions, les noms des matieres, des outiliz, & les termes usitez en leurs Ars, & Metiers, pour tyrer de la ces belles comparaisons, & vives descriptions de toutes choses ».

<sup>62</sup> Nous nous permettons de reprendre ici des éléments plus longuement développés dans notre article « La métaphore dans la *Deffence et Illustration de la Langue françoise* », in *Du Bellay La Deffence & L'Olive lectures croisées*, Cahiers Textuel n°31, Paris, Revue de l'UFR « Lettres, Arts, Cinéma » de Paris VII, 2008, p. 33-48.

<sup>63</sup> Du Bellay, *La Deffence*, I, V, p. 86.

<sup>64</sup> Du Bellay, *La Deffence*, I, V, p. 87.

<sup>65</sup> F. Goyet, « Energie dans la *Défense et Illustration de la langue française* de Du Bellay », *Compar(a)ison ; A International Journal of Comparative Litterature*, n° 1, 2002, p. 120-128.

<sup>66</sup> Du Bellay, *La Deffence*, I, VI, p. 90.

Finablement j'estimeroy' l'Art pouvoir exprimer **la vive Energie de la Nature**, si vous pouviez rendre cete Fabrique renouvelée semblable à l'antique: etant manque l'Idée, de la quele faudroit tyrer l'exemple pour la redifier<sup>67</sup>.

L'énergie est ici clairement le principe qui anime la nature dans le système aristotélicien. La nature naturée résulte de la puissance de la nature naturante qui produit et anime le monde sublunaire. La nature aristotélicienne est principe de mouvement<sup>68</sup>, sous différentes espèces : mouvement local du déplacement, mouvement de la croissance, du changement, de la génération ou de la corruption et enfin mouvement qui fait passer de la puissance à l'acte qui est le mouvement par excellence comme l'explique la *Physique* d'Aristote<sup>69</sup>. La métaphore reproduit ce mouvement dans le discours<sup>70</sup>. Elle produit ainsi de la nature dans le discours, aussi bien la nature individuelle que la nature cosmique. Or la nature est source d'abondance, principe de variété, dit la préface des *Odes* de Ronsard, principe de création assurément.

Enfin, il faut noter que dans la *Deffence*, Du Bellay renvoie le poète futur à Horace, Vida et Aristote pour les descriptions techniques qui ne sont pas son objet<sup>71</sup>. La multiplicité des références, auxquelles il faut ajouter bien d'autres sources, invite à user de prudence pour décrire un système théorique. Cependant, la présence d'Aristote et de la pensée de l'*energeia*, qui correspond si bien à l'ambition de la poésie de la Pléiade d'être une *mimésis* de la puissance naturelle, donne un sens nouveau aux autres morceaux empruntés à Cicéron, à Quintilien, à Pétrarque, à Sperone Speroni ou à Vida par exemple. Elle rassemble sous un principe d'unité la multiplicité de la *copia* conçue comme une variété qui risque la dispersion mortifère. Le cadre cosmologique aristotélicien était un schéma de pensée tout à fait commun. La nouveauté consistait à faire le lien entre la théorie poétique et la conception cosmologique.

#### RONCARD

Or ce lien est fait par Ronsard dès la publication des *Odes*. En effet, la préface établit la célèbre équivalence entre poésie et nature :

Je suis de cette opinion que nulle Poésie se doit louer pour accomplie, si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens, que pour estre inconstante, & variable en ses perfections<sup>72</sup>.

Cette équivalence fonde l'univers métaphorique de la poésie ronsardienne. En effet, elle justifie la construction d'un univers poétique comme appropriation de l'énergie naturelle et explique le rôle d'instrument clé joué par la métaphore. L'univers des *Odes* est une copieuse

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, I, XI, p. 113

<sup>68</sup> Aristote, *Physique*, I-IV, texte établi et traduit par Henri Carteron, Paris, Les Belles Lettres, 1990, 7<sup>e</sup> édition, III, 1, p. 89 : « Puisque la nature est principe de mouvement et de changement et que notre recherche porte sur la nature, il importe de ne pas laisser dans l'ombre ce qu'est le mouvement ; nécessairement en effet, si on l'ignore, on ignore aussi la nature. »

<sup>69</sup> Aristote, *Physique*, I-IV, III, 1 p. 90 : « Étant donnée la distinction, en chaque genre, de ce qui est entéléchie, et de ce qui est en puissance, l'entéléchie de ce qui est en puissance, en tant que tel, voilà le mouvement ». Δηρημένου δε καθ'ἕκαστον γένος τοῦ μὲν ἐντελεχία τοῦ δὲ δυνάμει ὄντος ἐντελεχία, ἢ τοιοῦτον, κίνησις ἐστίν.

<sup>70</sup> Aristote, *Rhétorique*, 1412a, « tous ces mots rendent le mouvement de la vie ; or l'acte est le mouvement » ; κινούμενα γὰρ καὶ ζῶντα ποιεῖ πάντα ἢ δ'ἐνέργεια κίνησις.

<sup>71</sup> Du Bellay, *Deffence*, II, 9, p. 158.

<sup>72</sup> Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Paul Laumonier et alii, Paris, S.T.F.M., 1914-1975, t. I, p. 47.

imitation de la nature grâce aux « atomes » du petit monde des inventions du poète<sup>73</sup>, constitués par des expressions métaphoriques empruntées aux poètes de l'antiquité que l'on répète et qui évoquent pour plusieurs d'entre elles le mouvement rapide caractéristique de l'*énergeia* : « les ailes de mes vers, l'arc de ma muse, [...] un trait ailé, empanner la mémoire<sup>74</sup> ». On retrouve ces métaphores parmi les exemples proposés par Fouquelin, accompagnées de bien d'autres qui relèvent d'autres formes de l'*énergeia*, d'une représentation de la vivacité naturelle. S'il est vraisemblable, comme le pense Mireille Huchon, que Ronsard ait participé à la rédaction de la *Rhetorique françoise*, les exemples qui émaillent le traité sont les traces d'une théorie qui n'est exprimée que de manière parcellaire et allusive dans les paratextes poétiques.

On retrouve ainsi dans *l'Abbrégé de l'art poétique* publié en 1565 des formules qui font écho au texte de Fouquelin et à celui de Du Bellay :

Élocution n'est autre chose qu'une propriété et splendeur de parolles bien choisies et ornées de graves et courtes sentences, qui font reluire les vers comme les pierres precieuses bien enchassées les doigts de quelque grand seigneur. Sous l'elocution se comprend l'election des parolles, que Virgile et Horace ont si curieusement observée. Pource tu te dois travailler d'estre copieux en vocables, et trier les plus nobles et signifians pour servir de nerfs et de force à tes carmes, qui reluiront d'autant plus que les mots seront significatifs, propres et choisis. Tu n'oublieras les comparaisons, les descriptions des lieux, fleuves, forests, montagnes, de la nuit, du lever du soleil, du midy, des vents, de la mer, des dieux et déesses, avecques leurs propres mestiers, habits, chars et chevaux ; te façonnant en cecy à l'imitation d'Homere, que tu observeras comme un divin exemple, sur lequel tu tireras au vif les plus parfaits linéaments de ton tableau.

Le retour du terme de « splendeur » présent chez Fouquelin est significatif. L'ensemble de la définition combine ce vocabulaire de l'éclat néo-platonicien<sup>75</sup> avec celui du vivant représenté par les « nerfs », vocabulaire que l'on trouve du *Ciceronianus* d'Érasme à Du Bellay. L'ensemble construit une définition de la beauté et de la puissance de l'élocution comme enrichissement et concentration de sens. La *copia* est bien conçue comme une animation visible, une vive représentation qui s'appuie sur diverses figures.

#### CONCLUSION : LA *COPIA* ET LA CLAIRE-VOIE

La reconstruction de la théorie aristotélicienne de la métaphore commencée par Fouquelin en 1555 et continuée par Talon en 1557 est très probablement initiée par les poètes de la Pléiade, Du Bellay et Ronsard. Ces derniers la mettent en pratique et connaissent aussi sans doute les premiers commentaires padouans<sup>76</sup>. La métaphore est un élément clé de leur poétique de l'imitation de la vivacité naturelle. L'*énergeia* métaphorique permet ainsi de penser la *copia* comme une force de production. À travers les mots, les choses apparaissent dans leur présence vive et dans leur polysémie. La théorie invite à effectuer un retour réflexif sur ce phénomène, ce qui constitue une autre source de *copia*. Les textes théoriques jouent ce rôle de claire-voie décrit par Terence Cave<sup>77</sup> à partir de la

---

<sup>73</sup> Ronsard, *Odes*, « Avertissement », *Œuvres complètes*, t. I, p. 55.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> On pourra trouver des références dans notre article, « Splendeur de la métaphore et connaissance chez Jérôme Cardan », in *Métaphore, savoirs et arts au début des temps modernes*, B. Petey-Girard et C. Trotot éd., Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 205-223.

<sup>76</sup> Le commentaire à la *Poétique* d'Aristote de Robortello est édité en 1548.

<sup>77</sup> Terence Cave, *Cornucopia*, p. 146 sqq.

métaphore du *De Oratore* de Cicéron. Ils laissent entrevoir la puissance de la théorie dans l'exposé qui la met en pratique, la concentre et la déploie en même temps. *La Rhétorique française* dans sa présentation typographique même, qui détache les vers des poètes du corps de la théorie, offre l'apparence d'une claire-voie à travers laquelle on regarde dans un parcours dynamique. Dans le miroir dans lequel se reflètent théorie et illustration, on nous invite à déceler les interactions et à reconnaître la présence de la théorie dans les créations littéraires. Ces interactions sont un des ressorts essentiels de la *copia* si on la comprend comme un enrichissement de la signification impliquant un retour réflexif métalittéraire. L'*énergeia* désigne la qualité du langage qui s'est approprié cette capacité d'interaction et la métaphore est le modèle exemplaire de ce fonctionnement qui appelle un va-et-vient constant entre les mots et les choses mais aussi entre les différents sens des mots, désignant *in fine* l'excellence des poètes et des critiques. La théorie aristotélécienne de la métaphore vient ainsi proposer une manière exemplaire de réfléchir aux propriétés du langage littéraire. Elle met en abyme la manière dont le langage redouble le monde pour que les êtres humains puissent le saisir avec leur intelligence et leur sensibilité. L'histoire de sa reconstruction moderne nous place au cœur d'un dialogue intertextuel qui manifeste l'existence d'une communauté de philosophes et de poètes réfléchissant aux enjeux de la *copia*.

## BIBLIOGRAPHIE

### ŒUVRES AVANT 1800 :

- ARISTOTE, *Rhétorique*, III, 10, 1411b, éd. M. Dufour A. Wartelle, Paris, Les Belles Lettres, coll. Université de France, 1973.
- ARISTOTE, *La Poétique*, texte, traduction, notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Seuil, 1980.
- ARISTOTE, *Physique*, I-IV, texte établi et traduit par Henri Carteron, Paris, Les Belles Lettres, 1990
- DU BELLAY, J., *La Deffence et Illustration de la Langue françoise*, éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, 2001.
- ÉRASME, D., *De Duplici copia verborum ac rerum, commentarii*, Lyon, E. Dolet, 1540.
- ÉRASME, D., *Ecclesiastes*, AMS, V-4, éd. Jacques Chomarat, 1991.
- FOCLIN, A., *La Rhétorique françoise*, André Wechel, Paris, 1555.
- FOUQUELIN A., *La Rhétorique françoise*, André Wechel, Paris 1557.
- PELETIER J., *Art poétique*, in *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Paris, Librairie générale française, Le Livre de poche, 1990.
- RAMUS, P., *Arguments in rhetoric against Quintilian*, translation and text of Peter Ramus's *Rhetoricae Distinctiones in Quintilianum* (1549), by Carole Newland, Northern Illinois University Press, Dekalb, Illinois, 1986.
- Ronsard, P., *Œuvres complètes*, éd. Paul Laumonier et alii, Paris, S.T.F.M., 1914-1975.
- TALON, O., *Rhetorica*, M. David, Paris, 1549.
- TALON, O., *Rhetorica*, Thibaud Payen, Lyon, 1557.

### BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE :

- BRUYERE, N., *Méthode et dialectique dans l'œuvre de La Ramée*, Paris, Vrin, 1984.
- CAVE, T., *Cornucopia, Figures de l'abondance au XVIe siècle : Érasme, Rabelais, Ronsard, Montaigne*, trad. Ginette Morel, Paris, Macula, 1997 [1979].
- F. GOYET, « Énergie dans la *Défense et Illustration de la langue française* de Du Bellay », *Compar(a)ison ; A International Journal of Comparative Literature*, 1, 2002, p. 120-128.
- HUCHON, M., « Les Odes de Ronsard et l'élaboration d'une théorie de la métaphore : « entrecroisement » et engendrement des tropes », *Styles, genres, auteurs, Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon*, éd. Catherine Fromilhague, Presses Universitaires de Paris Sorbonne, Paris, 2001.
- HUCHON, M., « La fleur de poésie française dans la *Rhétorique* de Fouquelin : une autobiographie de Ronsard », *Le Poète et son œuvre, de la composition à la publication*, Jean-Eudes Girot dir., Genève, Droz, 2004.
- LEAKE, R. E., « The Relationship of two Ramist Rhetorics : Omer Talon's *Rhetorica* and Antoine Fouquelin's *Rhétorique Française* », *B.H.R.*, 30, 1, 1968, p. 85-108.
- RICŒUR, P., *La métaphore vive*, Paris, éditions du Seuil, 1975.
- TROTOT, C., « La métaphore dans la *Deffence et Illustration de la Langue françoise* », *Du Bellay La Deffence & L'Olive lectures croisées*, Cahiers Textuel, 31, Paris, Revue de l'UFR « Lettres, Arts, Cinéma » de Paris VII, 2008, p. 33-48.
- TROTOT, C., « Splendeur de la métaphore et connaissance chez Jérôme Cardan », *Métaphore, savoirs et arts au début des temps modernes*, B. Petey-Girard et C. Trotot éd., Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 205-223.